

« Une belle et douce journée, Père ; le soleil baigne de sa clarté les coteaux environnants et projette sur la route, et même sur votre habit, de grandes taches dorées. Vous sentez, n'est-ce pas, la brise délicieuse qui, sur nos têtes, fait bruire les feuilles des sycomores ; nos frères les oiseaux charment vos oreilles de leurs naïves mélodies ; et la voûte azurée, là-haut, est si belle, si belle !... »

« Oh ! le jeune poète !... Depuis que vous êtes mon compagnon, je n'ai jamais regretté l'infirmité dont il a plu au bon Dieu de m'affliger... Mais il me semble que votre voix, aujourd'hui, est quelque peu mélancolique. »

« Au contraire, Père, elle doit être plus joyeuse que d'habitude, car je m'en vais. »

« Vous vous en allez ! Et où donc ? »

« Chez moi ! »

« Ah ! » répondit le vieillard, ... juste assez pour faire voir qu'il avait compris ; puis le silence suivit, un de ces silences qui sont plus éloquents que de grands discours. Enfin le novice reprit : « Je me suis complètement trompé : jamais je n'ai été fait pour être moine ; et, Dieu merci ! il est encore temps de me reprendre. »

« Oui, c'est vrai ! il est encore temps de vous reprendre ; mais vous êtes appelé, sans aucun doute, à la vie religieuse. Ah ! pauvre enfant, comme ils sont nombreux ceux qui ont connu votre situation actuelle ! Parmi les ouvriers employés à la vigne du Seigneur, il n'en est peut-être pas un seul qui, une fois au moins, accablé par le travail et la chaleur du jour, n'ait pas été tenté de regarder en arrière. Quelques-uns ont abandonné la vigne du Maître, mais ils sont bien peu nombreux, et aujourd'hui je les sais tous misérables ; les autres, c'est-à-dire la grande majorité, ont su patienter dans l'exercice de l'obéissance, et tôt ou tard l'épreuve a disparu et les a laissés calmes et heureux. »

« Cela ne m'arrivera pas, à moi. Pensez-vous que ce n'est de ma part qu'un rêve de l'imagination ?... Une tentation ! vous entendez-vous dire. Une tentation, lorsque mon esprit et mon corps, malades et languissants soupirent après ma douce vie d'antan, après mes travaux aimés d'autrefois ? Je suis dégoûté de la cellule solitaire, de la vie commune, de l'esprit d'esclavage du couvent. Père, je suis dégoûté de tout cela. »

Le vieux Franciscain se prit à sourire, de ce sourire paisible qu'excitent chez un vieillard les rêves des enfants.

« Nous vous avons donc rendu la vie bien pénible ? » répliqua-t-il ; puis il ajouta d'un ton grave : « Frère, je fus, moi aussi, malade de votre maladie ; j'ai connu votre agonie. Le sage religieux, qui me dirigeait, me commanda d'aller me distraire au jardin. Oui, oui, c'était tout ! Le seul remède à la mélancolie, aux regrets, le voici : allez vous distraire au jardin ! »

Un aimable sourire sillonna son visage ridé, et il parut s'oublier lui-même, pour écouter une voix amie qui lui parlait dans le passé.

De nou
silencie

« Per
il en av
mon vi
soir-là
fond m
avez vu
à ce m
cié le b
me per
vite, de
été app
second

« Je

traire, c

« Au

« Pa

nez-mo

partien

« Sar

C'est v

le mom

« Ce

« Ne

« Pe

« Al

Guido,

de part

Mère.

Un s

sur le v

« Je

« Qu

« Ma

mieux a

« No

« Je

La tête

et ajou

« Ou

.....

Frèr

se repr

n'avait

tout le

nécessa